

Luth & rature

« Continuer toujours d'apprendre en poésie »

Charles IX, *Vers adressés à Ronsard
pour le faire venir à Amboise*

Il faut tenir pour un événement majeur de l'Histoire la disparition de la *rature*. Songez aux pages entièrement raturées, de Montaigne à Flaubert ou à Proust, trésor dont on a mesuré l'importance depuis que Victor Hugo avait fait don de ses manuscrits à la Bibliothèque nationale, en 1881 : tout cela s'est volatilisé soudain, comme un clic !, à l'ère informatique. Désormais l'internaute voit sur son écran un texte *comme à l'imprimerie* qu'il peut croire immédiatement impeccable : il ne sait plus où travailler. Si la rature disparaît, il ne reste que la lité. L'internaute croit que la lité se fait sans rature :

nous sommes à l'ère définitive de la lité — apocope adaptée d'ailleurs à la réduction généralisée des mots et des noms sur deux syllabes, à la moulinette iambique. Dans ce livret *d'Atelier poésie NRF*, nous refusons la lité. Il n'y a jamais eu de lité sans rature. La rature c'est en peinture le repentir. La rature fore, barre, recommence, creuse et repeint ; elle fait remonter à la surface : elle met à jour. La rature donne naissance tandis que la lité se meurt ; la rature enchante, la lité râle.

Ce forage est le lieu de « poésie » par excellence, et telle est le premier enseignement que révèle sa pratique : écrire n'a lieu que... *travaillement*. Cette démarche exige la modestie et la générosité bien comprises de *l'aide-contre*, au sens où le travail, par ratures successives, amène à la fluidité, et la fluidité à l'inconnu.

Sachant que la « poésie » a explosé, c'est-à-dire que ce concept est à l'état gazeux, il reste l'essentiel : la question du Sens, enfin posée. Il reste à comprendre la « poésie » comme une forme de pensée particulière ; et s'il importe d'admettre qu'elle se trouve d'évidence (G. Macé, *La pensée des poètes, Anthologie*, Folio, 2021), nous la cherchons plus précisément dans un trope qui la caractérise, et que nous appelons *noème* (la *pensée* en grec) : la « poésie » n'a lieu qu'à être un signe. Ce signe, le noème se décrit en sept propriétés ;

l'une d'entre elles est la sérendipité, la découverte accidentelle — en un mot francophone qui évoque l'histoire des princes de Serendip, dont s'inspira le Zadig de Voltaire : le noème vient à nous, nous mène. Mais en cela que sa sérendipité éclaire notre nuit fondamentale, comme les fusées de Baudelaire. À cette condition de la rature, la « poésie » ne travaille pas, elle trouve.

Il y aura dans ces pages des fleurs, de l'amour, parfois torride, des lavandières et des bateaux, — « moi j'appelle cela du printemps ». Mais ce qui nous intéresse est sous le capot, et tient à la *techné* comme moyen de la *poésis*, tels qu'ils furent conçus

aux origines occidentales. Dans cette quête, nous distinguons des tropes sémantiques, qui se retrouvent tout autant en toutes formes symboliques (« poésie », peinture, cinématographe, chorégraphie, etc...) :

en appelant *hypotypose* la figure qui dit une chose et pas une autre (ce fut le cas de Malherbe à Ponge, et de la peinture figurative), le registre de la narration limpide, dont Guillaume Bouillon, Stéphanie Collin, Jacquemine Garel fournissent les exemples ; à discerner de la *diatypose*, figure du sens demeuré indécis, soustrait, en réserve, telle que la développent Jeanne Guillemat et Gaëlle Vatimbella (qui la pratique aussi en peinture abstraite, ce qui est bien du même ordre) ; or ni l'une ni l'autre figure ne sont des *symptômes*, au sens classique, qui est encore un trope différent, dans lequel le sens littéral est le support dissimulé d'un autre sens — cela que la rature évite.

Il importe d'isoler encore une fonction de la langue, le *transport*, la musique étant le transport à l'état pur ; et l'on sait de quels procédés se soutenaient la prosodie et ses *carmes* (les symétries du rythme et de la rime à l'enjambement, sonorités disséminées des paragrammes...) ; il y a donc des diatyposes et des hypotyposes *transportées ou non* : Sandrine Brillante transporte en chanson d'amour, Hervé Hulin en vers savants, tandis que Marilynne Chaumont tient cette possibilité en réserve, lovée : tous — c'est cela qu'il faut saluer comme la chasse au trésor ou au snark, tous en recherche d'une autre forme encore de signification, qui caractérise en propre la « poésie » — le noème.

Seul le noème ne s'enseigne pas. La versification était jadis un piège à noème, mais il a tourné en crème, comme toutes les conventions. Cette quête du noème aura formé en juin 2021 une petite tribu apache deux visages peints des mêmes couleurs, « tricotée serré », éphémère et cohérente, que Jeanne nomme avec pertinence et drôlerie le Cercle des noémiens — ce qui fait songer Marilynne aux bohémiens de Baudelaire, cette « *tribu prophétique aux prunelles ardentes* » : le Cercle des noémiens est détenteur d'un secret, et c'est lui, offert ici, révélé-caché dans ces pages, c'est en sa direction que s'envolent tous nos chapeaux, à la fin, vers les lustres et les ciels...—

Alain Borer